

Danielle Londei & Laura Santone (éds.), 2013,
Entre linguistique et anthropologie. Observations de terrain,
modèles d'analyse et expérience d'écriture, Berne:
Peter Lang, 345 p.



Maria Margherita Mattioda

Université de Turin, Italie

marita.mattioda@unito.it

Des années durant, la linguistique et l'anthropologie ont suivi des voies parallèles et se sont développées de façon autonome tout en étant des disciplines fort complémentaires dont l'évolution s'est adaptée aux mutations des paradigmes. Tracer des parcours inhabituels, tisser des liens, construire des ponts interdisciplinaires, mettre en lumière les intersections conceptuelles et leurs influences réciproques, explorer le terrain selon de nouvelles méthodes comme le souhaitait Levi Strauss en 1958 dans son livre *Anthropologie structurale* : telles s'avèrent les ambitions de ce volume qui pose au centre de la réflexion l'espace « entre la linguistique et l'anthropologie » et « le langage et la culture ». Du point de vue de l'histoire des idées, le point de départ de la réflexion est la rencontre de Romain Jakobson et Claude Lévi-Strauss, au début des années Cinquante à l'occasion de la Conférence de l'Université d'Indiana (1952), plus précisément la relecture du bilan conclusif rédigé par Jakobson et placé ensuite en ouverture de ses *Essais de linguistique générale*. Les déclarations d'estime réciproque et les échanges entre ces deux grandes personnalités ont permis de jeter les bases d'une véritable confrontation et de souder des liens de collaboration dans une véritable « aventure de l'esprit » enrichissant les spécialistes des deux champs d'investigation aussi bien au niveau théorique que méthodologique.

Pour suivre le parcours de la série infinie des croisements et des éloignements autour de la relation entre langage et culture, le volume est organisé en quatre parties permettant d'explorer les voies multiples des questionnements des linguistes et des anthropologues dans le but de les faire rencontrer sur un terrain commun : l'étude du langage comme représentation culturelle et de la culture comme expression langagière, au-delà des méthodologies et des procédures spécifiques à chaque discipline. De plus, c'est l'observation de l'actualité du débat à une époque où les technologies numériques ont profondément modifié notre rapport à la langue et à la culture, qui constitue le véritable défi de ce livre dont le mérite principal est de faire ressurgir le « sens profond, culturel » de tout phénomène de communication pour redécouvrir les modalités d'être au monde et dans le monde. La « nécessité interdisciplinaire » est ainsi évoquée pour élargir le champ épistémologique et pour transformer le dialogue en « instrument heuristique de la recherche » afin de poursuivre la construction des connaissances dans un espace d'autant plus flou qu'il s'agit de zones de frontières où les différents parcours sont à co-construire.

L'ensemble du volume se situe dans un cadre de référence pluriel permettant d'aborder un large éventail de problématiques qui vont de la linguistique appliquée à la pragmatique, de l'anthropologie à l'ethnographie. Le noyau est représenté par les écritures dans ses multiples déclinaisons et l'enjeu par la compréhension de l'activité discursive en tant qu'« activité de mise en mots culturelle et identitaire de la signification et de la représentation de soi » (p. 5).

Linguistique et anthropologie au prisme de l'histoire

La première partie de l'ouvrage essaie de recomposer les liens entre la linguistique et l'anthropologie d'un point de vue historique à travers six contributions qui invitent le lecteur à parcourir le chemin intellectuel des côtoiements de la linguistique et de l'anthropologie. La perspective du linguiste relie les trois premières contributions, pour laisser ensuite la place au regard de l'anthropologue. D'entrée de jeu, le dialogue interdisciplinaire entre le linguiste et l'anthropologue est évoquée par Jean-Michel Adam, fort de son expérience sur le terrain grâce à ses recherches conjointes avec des anthropologues, des philosophes et des sémio-narratologues aboutissant en 1990 à la publication d'un livre au titre expressif *Le discours anthropologique. Description, narration, savoir*. Il choisit d'explorer « les liens passés de la linguistique et de l'anthropologie » à travers la pensée de deux grands piliers de la linguistique, Benveniste et Jakobson, et de l'anthropologue Malinowski pour mettre en relief les éléments qui ont majoritairement influencés la réflexion de l'un et des autres. A partir de la notion de « communion phatique » développée par Malinowski à l'intérieur de sa théorie du langage, l'auteur illustre comment Jakobson a pu enrichir son modèle de la communication et comment Benveniste a repris certains passages de cette théorie dans sa dimension plus « discursive », voire textuelle. En effet, il reconnaît dans le parcours de l'anthropologue, en particulier dans l'analyse des récits mythiques des *Argonautes du Pacifique*, une esquisse de la théorie des genres narratifs « aux antipodes de la narratologie structurale » du fait que la focalisation se situe sur leur dimension pratique : la puissance illocutoire et performative des mots s'observe dans « la réalité pragmatique du discours », dans « des genres discursifs et le système des genres propre au groupe social étudié ».

La revue « L'Homme », fondée en 1961 par Emile Benveniste, Claude Lévi-Strauss et Pierre Gourou, en tant que lieu de convergence interdisciplinaire, fait l'objet de l'article de Laura Santone qui se propose de replacer les « concepts, les théories et les postures épistémologiques constituant la conjoncture théorique » entre les deux disciplines. L'histoire de la revue est scandée sur la base de quatre périodes qui reconstituent une véritable « aventure de l'esprit » sortant de la rigidité du milieu académique pour relier les deux disciplines dans l'objectif commun d'approfondir la connaissance de l'homme

et de découvrir ce que Lévi-Strauss appelle les « secrets ressorts qui meuvent [...] l'esprit humain » (p. 29). Ces premiers tâtonnements mèneront en 1961 à la fondation de la revue où cette aventure de l'esprit s'enrichira à travers le débat et deviendra aussi « aventure du discours ». Les « moments forts » se situent pendant la période 1964-1970 : la revue représente une sorte de « plateforme de différentes zone de contact », de la sémiologie à la sémiotique, de la rhétorique à la poésie, à la musique, à la phonostylistique de Fonagy, grâce en particulier à la vivacité de collaborateurs tels que Greimas, Todorov, Kristeva, Pottier et au développement de la réflexion sur la position du sujet dans la langue et sur la linguistique du discours. La dernière période analysée (1970-1981) illustre le questionnement sur le concept de *speech event* ou fait de parole, issu des études de Jakobson et de Hymes, aussi bien de la part des linguistes que des anthropologues, et redessine dans l'hybridité les contours très perméables des deux disciplines.

Les rapports de la sémiotique, considérée comme « l'ensemble des réflexions qui cernent les processus de production-réception de la valeur, de toute valeur y compris la valeur langagière » (p. 47) et de l'anthropologie sont livrés par Georges Molinié dans sa brève, mais dense relecture des *Ethiques* et des *Topiques* d'Aristote attribuant comme finalité au langage le bonheur humain. C'est ainsi qu'on peut parler d'une anthropologie laïque où l'épanouissement humain assume une dimension collective dans la confrontation intersubjective et dans la gestion de l'altérité. La sémiologie se configurant comme un « apprivoiseur d'étrangeté » favoriserait la communication comme valeur en soi et permettrait d'accéder au pathémique et à l'émotion signifiante de l'art qui fonctionne comme « intégrateur sémiotico-anthropologique de l'enracinement de tout processus de signification dans la matérialité sensible du vivre humain » (p. 50).

L'anthropologue Alessandro Duranti montre comment l'étude des formes linguistiques en anthropologie et en linguistique a suivi des voies parallèles et distinctes à travers la présentation de deux théories développées au début du XXe siècle en Amérique du Nord par le géographe linguiste et ethnographe, Franz Boas et en Europe par le linguiste suisse Ferdinand de Saussure. Tous deux réexaminent le concept de langue, mais dans des contextes divers et avec des conséquences différentes. En effet, le projet de Boas ouvrira la voie au développement d'une « anthropologie linguistique » américaine fondée sur l'idée que la langue - moyen d'accès à la culture des populations amérindiennes - est aussi un code culturel. Le projet saussurien basé sur l'opposition langue/parole servira par la suite à Chomsky pour élaborer sa distinction entre compétence et performance, mais ce sera Sapir, élève de Boas, qui fournira les éléments pour dépasser « le premier paradigme de recherche » (la description formelle) en considérant les langues comme un « patrimoine de l'humanité » portant les traces des transformations de l'expérience. Un « deuxième paradigme » se définit dans les années 1960 au moment

de la scission entre le courant anthropologico-linguistique et linguistico-formel menant d'une part à l'émergence de l'ethnographie de la communication de Gumperz et Hymes (élargissement de la notion d'événement linguistique) et d'autre part à l'affirmation de la théorie chomskyenne. L'intérêt renouvelé pour l'identité et le concept de soi, le lien avec le constructivisme social, l'attention portée aux interactions quotidiennes et complexes définissent dans les années 1980-90 un « troisième paradigme » qui devrait engendrer un « nouveau dialogue » entre l'anthropologie linguistique et la linguistique formelle et descriptive.

Le concept de culture est le point de départ de la réflexion de Vincenzo Matera qui s'attache à une critique du relativisme culturel, matrice du multiculturalisme actuel, en retournant sur les propositions de Wittgenstein pour en démontrer la portée « antirelativiste », à savoir la capacité de comprendre les autres au-delà des limites de son propre univers langagier. Dans cette perspective, l'ethnographie deviendrait plus qu'une méthode de recherche un moyen pour élargir cette capacité de compréhension : le rapport complexe entre langue/culture atteint le niveau des idéologies linguistiques locales qui se rapportent à leur tour à une ontologie de la personne et à une épistémologie de l'action. Selon l'auteur, il existe donc un rapport entre « les pratiques de la parole (les jeux linguistiques), les façons d'agir, les conceptions de la personne et les conceptions de l'action » (p. 81) comme le montrent bien les exemples choisis (Xavante d'Amazonie et langues rituelles en Indonésie) illustrant comment la construction culturelle de la relation entre locuteur et discours est le reflet d'une idéologie locale et comment les médiations idéologiques peuvent intervenir sur le changement linguistique et culturel. Les critiques avancées au « présupposé du partageable », à l'« indexicalité des actions », à la « célébration de toutes les cultures » amènent à la reprise du concept de citoyenneté et, partant, de cosmopolitisme en tant que point de contact avec le « nous humanitaire » de Wittgenstein.

Une attitude critique semblable permet à l'anthropologue africaniste Jean-Loup Amselle de remettre en question la notion de métissage pour la reconsidérer dans la perspective des branchements ou dérivations qui permettrait de mieux appréhender les phénomènes de chevauchement culturels et linguistiques et d'éviter l'impasse idéologique de la langue pure. A partir de ses études sur la situation des langues en Afrique saharienne, il révisé la distinction entre langues vernaculaires et langues véhiculaires, ainsi que l'adéquation entre langue et peuple afin de recentrer la recherche sur les représentations linguistiques des locuteurs et sur l'importance du *continuum* historique du tissu des langues et des cultures.

Anthropologie et linguistique au prisme de la narration

La deuxième partie de l'ouvrage explore la dimension de la narration en anthropologie et en linguistique à travers l'analyse des récits de soi et de l'autre. L'anthropologue lausannois Kilani Mondher pose une série de questions relevant du statut véridictionnel de la discipline, à savoir par quels moyens épistémologiques et par quels procédés rhétoriques la description anthropologique est censée être crédible. En s'appuyant sur l'exemple du cannibalisme et de son traitement dans la littérature anthropologique, l'auteur aboutit à « reconnaître à la preuve une *matrice rhétorique* », à considérer le rôle de la fiction pour l'*anthropopoïésis*, à situer les concepts dans leur « champ de stabilisation » et à les contextualiser dans des discours plus larges afin de mettre en pratique cette « anthropologie des possibles », déjà esquissée par Wittgenstein.

De la fiction pour fabriquer l'humain à l'autofiction comme moyen pour se raconter, pour « faire de la recherche avec sa personne », pour dire autrement les sciences sociales : telle est l'ouverture de la réflexion d'Yves Winkin. En retraçant l'évolution du concept d'autoethnographie pour arriver à la notion voisine de « performance autoethnographique », il affirme l'intérêt de cette dernière pour les chercheurs pouvant s'exprimer à travers des « écritures ou performances narratives », ce qui pourrait donner lieu à la création de départements interdisciplinaires de « Performances Studies » non seulement aux Etats-Unis, mais aussi en Europe.

Par la suite, c'est la narration de soi en tant qu'instrument identitaire qui fait l'objet de l'analyse comparative du conservateur du Musée canadien des civilisations, Mauro Peressini. Sur la base de deux corpus de récits de vie, l'un recueilli dans les années 1980 auprès d'immigrés italiens au Canada et l'autre recueilli en 2004-2005 auprès de Canadiens convertis au bouddhisme, il montre comment l'expérience d'une mobilité, géographique et socio-culturelle pour les uns, spirituelle et, parfois, socio-culturelle, pour les autres influence la pratique biographique et le contenu des récits produits. De plus, dans le cas de la mobilité spirituelle, la pratique autobiographique se métamorphose en véritable pratique bouddhiste.

Le contexte d'immigration constitue le fond des recherches menées en Suisse par Aline Gohard-Radenkovic et Mirko Radenkovic qui relie le champ des langues, de la migration et des approches anthropologiques à la lumière du « paradigme de la complexité ». Afin d'illustrer l'histoire des « transfuges entre la linguistique et l'anthropologie », ils s'attachent à examiner des situations d'interprétariat auprès des migrants arrivés en Suisse romande en se basant sur la discussion des méthodes d'analyse et des matrices interprétatives utilisées dans le cadre d'un projet de 2008 concernant des institutions de la santé, du social et de l'éducation. La lecture critique faite au prisme du regard ethnographique et des approches linguistico-conversationnelles met

en évidence des « processus sous-jacents de non intégration des acteurs » considérés pourtant les bénéficiaires des services d'interprétariat fourni par l'institution. Conflits, non remédiation des savoirs institutionnels, asymétries dans la relation acteur professionnel/institution/migrant renforcent le « sens commun partagé entre les professionnels » en dépit du « sens commun entre professionnels et migrants ».

Le passage des institutions aux organisations est traité par Pia Stadler dont la contribution illustre la construction de son plan de recherche finalisé à étudier les pratiques et les stratégies de communication dans le cadre de réunions en milieu professionnel international. Elle reconstruit par étapes le parcours intellectuel qui lui a permis d'ouvrir son horizon scientifique et de créer une méthodologie de recherche comparative grâce à une approche interdisciplinaire où la linguistique pragmatique est associée à l'anthropologie de la communication. En exploitant des outils méthodologiques variés - de la cartographie au journal, aux images - elle a pu décrypter une série de mode d'écriture et de *déécriture* des « pratiques imagées » et des « images des pratiques » et elle a pu identifier différents types de stratégies de communication révélant des « processus de co-construction des cultures de collaboration » en contexte professionnel dans la conviction que l'interdisciplinarité « fonctionne comme une langue étrangère maîtrisée qui a le potentiel [...] d'ouvrir un troisième œil » (p.199)

Linguistique et anthropologie au prisme de la remédiation de sens

Le troisième volet du volume oriente la réflexion autour de la traduction orale et du sujet traduisant impliqué dans la remédiation du sens et sa mise en mots en situation d'interaction. Sara Merlino et Lorenza Mondada proposent une étude de cas basée sur l'analyse d'un corpus d'interactions institutionnelles et professionnelles plurilingues, à savoir le corpus Jeunes Européens. Sur la base d'une approche interactionniste et praxéologique à la traduction, elles s'attachent à observer les modalités de négociation, de reformulation, de construction et de médiation du sens dont se sert l'interprète pour jouer des rôles différents au cours des interactions. Il en découle que la traduction orale intervient sur le déroulement séquentiel des activités et peut même configurer les actions réalisées par les participants. Loin d'être un terrain neutre, dans ce contexte la traduction - participative, collectivisée - n'est pas une pratique « pure », mais elle accomplit toujours d'autres actions. Elle « se situe de manière cruciale dans la machinerie de la séquentialité [...] dans laquelle elle intervient en formatant non seulement le tour, mais l'action en cours, et donc sa trajectoire » (p. 228).

Quant à Laura Gavioli et Natacha Niemants, elles étudient les communications orales des services de Médiation linguistique et culturelle, plus précisément les interactions produites au sein des entretiens cliniques entre patients migrants, médecins et

médiateurs où les problèmes linguistiques croisent de façon contextuelle la dimension culturelle. À la lumière des outils méthodologiques de l'analyse conversationnelle, les auteurs montrent comment la traduction s'entrelace avec d'autres activités en cours dans l'interaction et comment les pratiques qui y sont associées sont fonctionnelles à sa gestion. La négociation de ce qui peut être potentiellement traduit se fait au cours de l'interaction en fonction des objectifs et des positions des participants.

La troisième contribution s'inspire de l'activité de traduction orale dans une séance d'un séminaire plurilingue de musique d'ensemble. Daniela Veronesi, s'appuyant elle aussi sur l'analyse conversationnelle, se propose d'étudier la fonction de la traduction dans un contexte de pédagogie musicale où les participants ne partagent pas les mêmes répertoires linguistiques et utilisent des formes de traduction orales « spontanées » pour faciliter l'interaction. En particulier, elle souligne l'importance du chef d'orchestre qui favorise la transition des tours de paroles aux tours musicaux et du traducteur qui peut reconfigurer le cadre participatif, mais dont le rôle est à tout moment renégocié au sein du groupe, en lien étroit avec l'action.

Linguistique et anthropologie au prisme des remédiations identitaires

L'ouvrage se clôt par une posture réflexive qui traverse la thématique de la mise en mots de l'identité et de ses formes de médiation pour reprendre le dialogue interdisciplinaire afin de mieux saisir le passé et le présent. Jocelyne Dakhliya interroge la linguistique et l'anthropologie à travers le questionnement sur le développement d'une *lingua franca* méditerranéenne, sur la relation entre métissage et conflictualité et sur le rôle des médiateurs. L'exemple de la constitution de la *lingua franca* de Méditerranée lui permet de montrer que « la capacité d'intercompréhension était bien plus répandue » et que la traduction était bien plus le fait de traducteurs occasionnels et spontanés que de véritables médiateurs.

Entre récit personnel, souvenirs et parcours scientifique et intellectuel, Corrado Bologna nous fait redécouvrir les thèmes clés de Raimondo Cardona ayant trait à ses recherches anthropologico-linguistiques. Plus particulièrement, il se focalise sur la redécouverte de la fonction graphique en tant que « modélisation de la pensée » et centre des activités cognitives et, partant, sur les rapports entre pensée et langage magnifiquement condensés dans l'image d'une forêt de plumes où « la langue fait son nid sur les branches de la pensée » (p. 304).

Le langage musical irano-ottoman et ses traces dans la pratique contemporaine représentent l'objet de l'étude d'Arash Mohafez et de Zia Miradbolbaghi qui prônent une démarche comparative transculturelle et historique pour revivifier le langage musical oral contemporain à partir des écritures du XVI et XVII siècles et d'autres sources iraniennes.

Les tensions identitaires de la population rwandaise après le génocide sont au centre des préoccupations de Michela Fusaschi et de Francesco Pompeo. Ils choisissent de se positionner dans un champ d'étude qui tient compte aussi bien de la méthodologie ethnographique que de l'analyse du discours afin de saisir ce qu'ils définissent une « situation au sens phénoménologique et anthropologique du terme » et une « condition dans un sens psycho-social » demandant d'être analysée à la lumière du concept de *régime d'historicité*.

Bien évidemment, au fil des pages, le parcours de lecture que nous avons choisi d'entreprendre, en nous attardant un peu plus sur la première partie qui nous paraît poser les jalons essentiels pour les études présentées successivement, nous entraîne dans de nouveaux parcours à reconnaître, à recomposer, à reconstruire sur de nouvelles pistes associant, sous des angles inédits, la relation inépuisable entre langues et cultures encore plus nécessaire dans le « paysage globalisé » de notre temps.